

LE LONG CHEMIN QUI MÈNE À LA DIVERSITÉ

LES PREMIÈRES EXPÉRIENCES DE MIXITÉ

La mixité existe depuis la nuit des temps. Dans toutes les sociétés, les hommes et les femmes se sont côtoyés, ne serait-ce que pour assurer leur descendance. Mais si on réduit la focale en considérant la mixité comme le cadre d'une sociabilité qui souhaite, délibérément et au-delà de seules finalités amoureuses, sexuelles ou familiales, le rapprochement pacifique des sexes, il est possible, à l'instar de C. Chaponnière et M. Chaponnière (2006), de repérer dans l'histoire les prémises de la mixité pacifiée, et d'une façon plus large des rapports entre les sexes.

En France, c'est dans le monde élitair (les cours princières, les cercles aristocratiques...) qu'il faut rechercher les premières expériences de mixité. Si le coudolement des sexes, compatible avec une importante différenciation des rôles, est le lot commun de la majorité de la population, seules les hautes couches sociales – bénéficiant d'espace, d'un minimum d'instruction et de beaucoup de temps libre – s'occupent dès le xvi^e siècle de prescrire des codes de bienséance, et notamment des règles qui établissent les rapports sociaux entre hommes et femmes. Cette codification de la sociabilité – avec ses rituels de mixité mondaine – proposée par les élites se diffusera par la suite dans l'ensemble de la société.

LE REFOULEMENT DES PULSIONS

Pour N. Élias (1991), la civilisation n'est pas un fait, une entité – comme lorsque l'on décrit la « civilisation occidentale » –, mais plutôt un processus. En effet, le sociologue allemand montre qu'à partir de la Renaissance, les « mœurs », *i.e.* les manières de se tenir à table, de se moucher, de déféquer, les rapports entre les hommes et les femmes, la sexualité..., évoluent très rapidement vers un refoulement de leur aspect « animal » ou « pulsionnel ». L'étude d'ouvrages de civilité (entre autres *Libellus de civilitate morum puerilium* de D. Érasme) – qui constituent à la Renaissance des sortes de manuels de savoir-vivre à l'usage des classes dominantes – montre par exemple que le crachat, auparavant considéré comme une pratique saine, est désormais perçu comme inconvenant et dangereux parce qu'il favorise la propagation des maladies. La nudité recule et la sexualité acquiert une dimension taboue : on ne doit pas en parler devant les enfants. Par ailleurs, le contrôle des manières de faire, de se tenir s'accompagne d'une distinction progressive entre comportements privés et publics, *i.e.* entre ce que l'on peut montrer et ce qui doit rester secret ou masqué. Or, la maîtrise des pulsions, autant que le recadrage des conduites publiques et privées, est intimement liée à la possibilité de la mixité. Celle-ci suppose que la coprésence des sexes s'assortisse d'une *étiquette* – aussi appelée bienséance ou encore bonnes manières – qui limite l'expression des pulsions sexuelles et agressives, afin que les relations entre les hommes et les femmes ne soient pas brutalement livrées à la loi du plus fort.

L'ESPACE PRIVÉ FÉMININ COMME ESPACE MONDAIN

Parallèlement à cette lente « civilisation des mœurs » se met en place un autre phénomène propre à favoriser la mixité des sexes dans la vie sociale et mondaine des classes élitaires, qui a trait à la distinction de plus en plus marquée entre privé et public. Jusqu'à la Renaissance, la ségrégation des hommes et des femmes recouvre la distribution de la société entre activités publiques et activités domestiques. Pour les femmes, le cadre d'action se

dessine presque exclusivement au sein de la sphère domestique, *i.e.* au niveau de la famille, de la maison et des tâches qui leur sont afférentes ; pour les hommes, le champ d'action principal se situe dans le monde public, sur les champs de bataille ou au sein des institutions politiques.

À partir de la fin du xv^e siècle, la partition du monde en deux sphères bien séparées commence à s'ébranler : d'un côté, l'espace public devient moins attractif et de l'autre, l'espace privé se dote de nouvelles ressources. Par exemple, dans l'univers familier des maisons allemandes ou des palais florentins, les maîtres et les nobles s'aménagent des chambres privées, sortes de petits cabinets d'étude ou *studioli*. Le besoin de s'éloigner de l'agitation familiale et ancillaire et le désir de s'occuper de soi-même se font de plus en plus pressants. C'est ainsi que l'espace privé, accueillant désormais les hommes non seulement comme maris ou comme pères mais comme « individu particulier », deviendra progressivement au cours de la Renaissance le refuge protecteur du moi « singulier », tant dans sa dimension intellectuelle que psychologique.

Si rien ne change du côté de l'espace public – les hommes en maîtrisent toujours l'exclusivité –, les territoires privés eux deviennent pour les hommes de plus en plus attractifs, parce qu'ils représentent, au-delà des plaisirs domestiques, familiaux et féminins, des lieux de tranquillité, de réflexion, de ressourcement intellectuel et de liberté individuelle.

Au cours du xvii^e siècle, les femmes des hautes couches sociales parviennent à faire en sorte que les hommes les rejoignent là où elles sont, dans les salons, dans des territoires protégés et à l'orée de la scène protocolaire, politique et savante de l'époque. Le salon de Mme de Rambouillet – dite « Arthénice » – illustre à merveille les premières expériences de la mixité. La marquise de Rambouillet attire dans « la chambre bleue » tout « ce qu'il y avait de plus galant à la Cour, et de plus joli parmi les esprits du siècle ». Mme la marquise de Rambouillet, qui a une aversion pour la brutalité de son époque, s'attache à ce que les rapports

sociaux entre les hommes et les femmes s'inscrivent dans le cadre très ajusté de cette galanterie polie à laquelle Arthénice ne consent aucune entorse. C'est parce que la marquise désapprouve les comportements rustres d'Henri IV, la misogynie de Louis XIII, les mœurs relâchées de la Cour et les assemblées du Louvre – trop souvent licencieuses à son goût –, qu'elle offre à ses invités lettrés et cultivés dans la « chambre bleue » de l'hôtel de Rambouillet un havre de culture, de raffinement, de décence et de liberté des propos, qui peut être considéré comme une sorte d'échappatoire à la scène solennelle et mondaine de la Cour. Avec cet exemple – Mme de Rambouillet n'est pas la seule à recevoir chez elle à cette époque, plusieurs autres femmes réunissent à leur domicile des gens lettrés ou cultivés –, nous voyons combien l'espace privé opère une mutation : d'un espace réservé exclusivement à la famille et à la domesticité, il se transforme en espace mondain, destiné aux relations sociales, se rapprochant ainsi de la sphère publique.

Les éléments fondateurs d'une première forme de mixité se trouvent ainsi réunis dans le microcosme social très particulier de l'aristocratie française de la première moitié du XVII^e siècle : soit un univers « privé » féminin, mais désormais assez valorisé pour que les hommes se sentent en confiance et le fréquentent ; des hommes d'autant plus disponibles à cette occupation mondaine qu'ils ne parviennent plus à trouver ni dans les activités publiques ni dans le métier des armes leur pleine légitimité sociale et surtout existentielle. Même si cela reste extrêmement confiné dans un espace restreint de la société, il n'en demeure pas moins que « cette privatisation de la scène mondaine représente une mutation non négligeable des valeurs sociales d'une époque, et l'un des premiers jalons de la mixité dans les rapports sociaux » (Chaponnière, Chaponnière, 2006).

LES FEMMES AU CŒUR DU PROCESSUS DE DIFFUSION CULTURELLE

Le rôle des femmes, au sein des hautes couches sociales, est majeur quant à l'adoucissement des mœurs et à l'introduction d'une étiquette (ensemble de règles, de normes, de rituels qui

gouvernent le comportement des individus en société), et ce mouvement se diffuse dans toutes les assemblées mixtes dès l'instant où l'on considère devoir aux femmes le respect de leur « délicatesse ». Par ailleurs, le langage et la production littéraire s'adaptent à la sensibilité et à la finesse que l'on reconnaît désormais aux femmes. C'est ainsi qu'à cette époque, les femmes contribuent largement au développement des normes de comportement en société et des pratiques langagières, *i.e.* d'une certaine culture mondaine féminine. Adoptée rapidement par l'aristocratie et relayée activement par les gens de lettres, la culture mondaine dilettante et épurée des salons finira par s'imposer comme la norme à suivre dans l'ensemble de la société cultivée. Cela étant dit, le poids non négligeable que représentent les femmes à cette époque dans la culture aristocratique ne peut pas être considéré comme l'ouverture d'une longue période de mixité – les hauts murs épais qui séparent les deux sexes ne vont pas s'ébranler de sitôt –, mais plutôt comme un phénomène socialement délimité de la société française qui a imprimé sa marque sur la culture de son époque et de façon plus spécifique a donné à voir l'importance de la diversité.

LES FEMMES, *PERSONAE NON GRATE* DES CERCLES POLITIQUES
ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES

Si la « féminisation » de la société française se poursuit au XVIII^e siècle – on reconnaît toujours aux femmes dans les milieux élitaires leur fonction d'hôtesse du bon goût et du beau langage et d'arbitres de l'étiquette –, il n'en reste pas moins qu'à l'approche de la Révolution la place du sexe féminin dans la diffusion culturelle et littéraire s'érode progressivement. En effet, en raison de la perte du monopole des salons par l'aristocratie française – ceux-ci se multiplient dans la bourgeoisie, mais aussi en province et dans de nombreux pays européens –, la relative égalité des sexes qui s'exerçait dans le cadre très circonscrit des conversations de salons au cours du Grand Siècle s'estompe au fur et à mesure qu'avance le siècle suivant et que séduit le prestige social de la science, de la Raison et de l'universalité. C'est ainsi

que la présence féminine décroît dans les salons intellectuels, seules quelques rares femmes qui assument leurs prétentions intellectuelles (e.g. la mathématicienne et physicienne lorraine E. du Chatelet) continuent à fréquenter les salons comme celui de Mme de Tencin. De plus en plus, les hommes souhaitent se retrouver entre eux pour fronder le gouvernement et philosopher à leur guise. Des réunions masculines aux desseins multiples s'organisent au cours du siècle : la science avec les Académies et les sociétés savantes, la politique avec les clubs et les cercles, le jeu avec les cafés et les tripots. L'éviction des femmes des cercles politiques et des sociétés savantes se fait encore plus massive lorsque se diffuse l'imprimé. En effet, étant donné le taux d'analphabétisme encore très élevé à la fin du XVIII^e siècle, et tout particulièrement au sein de la population féminine, les femmes ne peuvent pas avoir accès aux savoirs, à la connaissance, aux débats et critiques politiques diffusés de plus en plus dans les supports papier, telles que les libelles, les gazettes ou les feuilles volantes.

DE NOUVELLES RELATIONS ENTRE LES HOMMES ET LES FEMMES S'INSTAURENT

Si la galanterie avait été la matrice organisationnelle de la mixité des salons parisiens au cours du Grand Siècle, il n'en est plus de même au siècle des Lumières où elle est désormais associée à l'hypocrisie et aux vices. L'ouverture des salons à d'autres hommes de catégories sociales plus modestes que celles des gentilshommes du XVII^e siècle impose une codification différente des rapports entre les deux sexes. Le lien d'amitié apparaît alors plus adapté que la galanterie pour codifier les relations souvent très intenses entre un homme et une femme, parfois d'origine sociale différente. En outre, il éloigne l'assujettissement symbolique de l'un envers l'autre, correspondant ainsi à l'idéal d'égalité qui se déploie – tout du moins philosophiquement – au cours du XVIII^e siècle. Enfin, les relations amicales contrecarrent le libertinage qui se développe ouvertement dans la vie sociale des classes aisées depuis la Régence. Non exclusive, exempte de

jalousie – normalement –, égalitaire et équilibrée, la relation amicale ne possède-t-elle pas tous les atouts pour en faire le mode relationnel idéal de la mixité?

LES MORALISTES ET LES MÉDECINS PRÔNENT
LA PARTITION DES HOMMES ET DES FEMMES

L'écrivain L.-S. Mercier (2006) montre avec moult précisions dans son *Tableau de Paris* combien la promiscuité discriminatoire domine partout où la société n'a pas établi les règles de la mixité : « Que l'on donne aux femmes la même liberté dont jouissent les hommes avec qui elles sont incessamment mêlées, ou que, suivant l'usage asiatique, elles soient séquestrées et n'aient aucune communication extérieure avec eux : point de milieu, car c'est le pire. » Ainsi, en cette fin de XVIII^e siècle, l'organisation sociale des hommes et des femmes peut se résumer par l'alternative suivante : soit la promiscuité inégalitaire des deux sexes, soit leur séparation nette et précise.

Afin de contrer l'extension de la promiscuité en milieu urbain – promiscuité considérée comme dangereuse –, l'État, avec le soutien des moralistes et des médecins hygiénistes, s'immisce au sein de l'intimité familiale des populations, et prescrit la séparation sociale des sexes, tout particulièrement le repli domestique des femmes ; l'État considérant celui-ci comme salutaire tant pour elles, pour leur mari et leurs enfants que pour la société tout entière. Cette entreprise de partition des hommes et des femmes est entretenue par une floraison de traités sur la féminité qui naturalisent les vocations différentes des deux sexes. Si aucun de ces ouvrages n'oublie de louer les vertus des femmes, ils n'hésitent pas en revanche à cantonner la gent féminine à l'écart des activités considérées comme masculines, notamment la politique et les sciences, mais également les arts et les lettres. Dans la mouvance de l'idéologie des médecins-philosophes des XVII^e et XVIII^e siècles, J.-J. Rousseau va également défendre dans certains de ses écrits (entre autres dans *Émile ou de l'Éducation* [1762]) la partition naturaliste des rôles masculins et féminins. Résumant tous ces prédécesseurs

sur ce thème, l'ouvrage de P.-J. Boudier de Villemert [1779] intitulé *Le Nouvel ami des femmes ou La philosophie du sexe* adresse aux femmes un message sans ambiguïté : « Femmes, connaissez mieux la source de vos plaisirs et le fondement de votre gloire. Vous êtes Mères et maîtresses de famille ou destinées à l'être : c'est là votre empire. Votre principal bonheur est d'y entretenir le bon ordre et l'harmonie : c'est chez vous que vous devez fixer le bonheur que tant de femmes vont chercher vainement loin de chez elles. » À ces considérations relatives aux femmes, la Révolution française ne corrige rien, continuant à promouvoir, dans une veine naturaliste, la division sexuée des espaces, des fonctions et des rôles : les femmes confinées dans la sphère domestique et familiale et les hommes au sein de la sphère publique.

LA RÉVOLUTION ACCENTUE LA SÉPARATION PUBLIC/PRIVÉ

Même si au lendemain de la Révolution française, la sphère privée est quelque peu disqualifiée, associée non seulement à l'intérêt individuel, mais aussi au secret et à la trahison, il n'en demeure pas moins que très rapidement les révolutionnaires lui redonnent sa fonction initiale d'espace pour la famille dans lequel les femmes restent reléguées. Malgré leur participation à la Révolution, non seulement la République ne souhaite pas intégrer les femmes au sein de l'espace public, mais elle accentue en plus la ligne de démarcation entre la sphère domestique et la sphère publique, et par conséquent ne fait que différencier plus radicalement les rôles de chaque sexe. Quelques décennies plus tard, la révolution industrielle associée à l'urbanisation continue, en éloignant le travail du domicile, à creuser les écarts entre les sphères publique et privée d'une part, et entre les hommes et les femmes d'autre part.

D'une façon générale, la fin de l'Ancien Régime insuffle une partition plus marquée des activités, des territoires mais également des sexes. C'est ainsi que dans le domaine de l'éducation une séparation plus nette entre garçons et filles s'organise. L'enseignement, passant en grande partie sous le